



**Bulletin de l'association de géographes  
français**  
Géographies

**94-3 | 2017**  
**La France des marges**

---

## Introduction : marges, marginalité, marginalisation

*Introduction: margins, marginality, marginalization*

**Édith Fagnoni, Olivier Milhaud et Magali Reghezza-Zitt**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/bagf/2070>  
ISSN : 2275-5195

**Éditeur**

Association AGF

**Édition imprimée**

Date de publication : 20 octobre 2017  
Pagination : 359-357  
ISSN : 0004-5322

**Référence électronique**

Édith Fagnoni, Olivier Milhaud et Magali Reghezza-Zitt, « Introduction : marges, marginalité, marginalisation », *Bulletin de l'association de géographes français* [En ligne], 94-3 | 2017, mis en ligne le 20 octobre 2017, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/bagf/2070>

---

# *Marges, marginalité, marginalisation*

(MARGINS, MARGINALITY, MARGINALIZATION)

**Édith FAGNONI\***, **Olivier MILHAUD\*\*** & **Magali REGHEZZA-ZITT\*\*\***

Depuis plusieurs années maintenant, l'AGF, Association de Géographes Français, se donne pour mission de proposer une journée consacrée à une des questions mises au programme des concours d'enseignement (Agrégations et Capes d'histoire/géographie). Aussi a-t-elle proposé en cette année 2017 d'organiser une journée sur la « France des marges ». Ce choix n'est pas neutre. À y regarder de plus près, la thématique des marges occupe désormais une place centrale dans la réflexion géographique et s'impose comme une notion fondamentale de la discipline, qui permet à la fois l'approfondissement et le renouvellement des regards portés sur les territoires. C'est ce que montrent en tous cas les différentes communications qui composent le présent numéro.

Ces dernières rappellent que la thématique « France des marges » entre en résonance avec les réflexions actuelles des géographes sur les territoires, que l'on s'intéresse à leurs évolutions et leurs dynamiques, aux inégalités territoriales, aux nouveaux territoires, aux crises territoriales, au développement et redéveloppement, à la fonctionnalisation, défonctionnalisation ou refonctionnalisation des lieux, ou, tout simplement, à la question du fonctionnement des espaces et de celui de nos régions (et aujourd'hui nouvelles régions ou tout du moins régions réorganisées). La question des marges renvoie au paradigme organisationnel des espaces, élément fondamental permettant d'analyser, comprendre, saisir, penser et

---

\* Professeure, Géographie, Université Paris-Sorbonne, Laboratoire ENEC (Espace, Nature et Culture) - UMR 8185, Université Paris-Sorbonne et associée au Laboratoire EA 7337-EIREST (Equipe Interdisciplinaire de Recherche Sur le Tourisme), Université Paris1 Panthéon-Sorbonne ; Présidente de Association de Géographes Français – Courriel : edith.fagnoni@paris-sorbonne.fr

\*\* Maître de Conférences, Géographie, Université Paris-Sorbonne, Laboratoire ENEC (Espace, Nature et Culture) - UMR 8185 – Courriel : olivier.milhaud@paris-sorbonne.fr

\*\*\* Maître de Conférences-HDR, Géographie, ENS-Ulm, Laboratoire de géographie physique de Meudon (LGP) - UMR 8591 – Courriel : reghezza@mercator.ens.fr

examiner la structuration des territoires et leur évolution. La notion est de fait très présente dans le champ de l'aménagement du/des territoire(s) (espace public, espace privé) et interroge différentes échelles et objets (bâtiment, rue, quartier, ...).

Mais, plus largement, appréhender la géographie de la France par les marges, c'est, d'une certaine façon, saisir le territoire à rebrousse-poil, depuis ses angles morts, ses à-côtés excentrés et parfois excentriques. Plutôt que de lire le pays par ses grands pôles, ses lignes de force, sa face dominante, et alors même que les discours politiques et médiatiques insistent sur les centres, les métropoles, les « régions qui gagnent », observer la France depuis ses marges invite les géographes à proposer de nouvelles lectures de la fabrique territoriale française.

### **1. La marge : faire et défaire la géographie**

À l'image du livre de Philippe Vasset, *Un livre blanc* (2007), la question de la France des marges nous invite à retrouver le goût de l'exploration géographique. Philippe Vasset avait choisi d'explorer systématiquement les blancs de la carte n° 2314 OT de l'Institut géographique national (Paris Forêts de Meudon et de Fosses Reposes).

« *Certains lieux* » écrit-il, « *n'existent pas sur la carte de la région parisienne : ne figure à leur place qu'une forme blanche, vierge de toute indication. Pendant un an, je suis allé visiter ces zones une par une. J'y ai découvert des ruines, des cérémonies étranges, parfois même toute une ville inversée, peuplée de personnages d'ordinaire invisibles* ».

Au cours de ses rencontres dans les talus, friches, squats, hangars, terrains vagues, entrepôts, avec des sans-domicile fixe, des réfugiés, des bandes de jeunes, des animaux, des fleurs sauvages, P. Vasset affirme que « *lentement, Paris se retournait comme un gant : le dénuement d'ordinaire relégué à la périphérie ou aux profondeurs de la ville affleurait à la surface et s'affichait en pleine lumière* ».

La démarche de Philippe Vasset ne peut qu'interroger les géographes. Par son ampleur spatiale d'abord. Lui peut se limiter dans son projet à une seule carte IGN, là où nous autres, en travaillant à l'échelle de la France, semblons toujours rêver d'exhaustivité. Pensons aux candidats aux concours qui aiment à conclure par une typologie et un croquis de synthèse qui, comme l'exige la règle sémiologique, ne laisse aucune blancheur immaculée, signe d'ignorance plus que de pertinence. Que signifie une géographie des marges à l'échelle de la France, où il s'agit précisément de remplir les blancs de la carte ?

Surtout, P. Vasset se refuse à donner une interprétation, à « *transformer chaque zone blanche en un petit théâtre où se succéderaient saynètes et personnages. (...) une telle pratique aurait vidé les lieux de leur étrangeté et il fallait sans cesse rabattre le texte sur l'espace nu, sans direction, et empêcher la*

*chaîne du récit de se refermer* ». Les géographes peuvent-ils, peuvent-elles se permettre de simplement décrire, même si, en pareils lieux méconnus, c'est déjà beaucoup ? P. Vasset parle de son oeuvre comme « *ce précaire équilibre au seuil de l'expression* ». Certes, l'artiste est soumis à l'obligation de mettre en cohérence la forme et le fond, mais n'est-ce pas un beau défi pour les géographes que d'imaginer ce que pourrait être une géographie marginale de la France des marges, une géographie qui marginaliserait les centres (ne serait-ce pas cependant un peu stupide ?) et qui se déploierait dans la marginalité, c'est-à-dire sans assise méthodologique éprouvée, ce qui compromettrait sa scientificité.

Ajoutons enfin que Philippe Vasset explore les blancs des cartes, alors que les marginalités qui nous intéressent se retrouvent aussi, peut-être plus ou en tous cas, de plus en plus, dans les centres, dont la cartographie est aussi précise que trompeuse en ce sens qu'elle nous indique des choses pour mieux en masquer d'autres. Il suffit de penser à l'inaccessibilité des lieux centraux, magnifiquement dénoncée par l'Association des Paralysés de France avec ses affiches dénonçant les portes trop étroites d'une mairie ou les marches à l'entrée d'une boulangerie.

On pourrait alors résumer ces trois aspects d'une manière un peu provocatrice : étudier la France des marges, n'est-ce pas renoncer aux différenciations régionales du territoire, à l'analyse (la description est indépassable), et à la cartographie ? Défi passionnant pour les chercheurs, vertige angoissant pour les candidats aux concours... On en reviendrait à une géographie d'explorateurs, pétrie de micromonographies, incapable de cartographier c'est-à-dire de dégager du sens dans la diversité foisonnante du réel. Un grand bond en arrière, en somme.

À cette vision inquiétante pour notre discipline (mais peut-être pas pour les espaces dont on parle qui gagneraient – qui sait ? – à rester méconnus, inviolés, protégés du regard curieux des chercheurs qui veulent mettre en ordre, organiser, recentrer, normer ceux qui précisément font choix de marginalité), on peut néanmoins opposer une autre approche soulignant le renouveau qu'apporte cette question sur la France des marges. En se plaçant au coeur de la dimension spatiale du social, questionner la France des marges, c'est interroger la nature des espaces qui nous intéressent.

L'un des paradoxes de la France des marges est de nous éloigner de l'espace, nous faire renoncer à la dimension spatiale des marges. Pensons ici à l'évocation du « retard » de certains territoires à cause des transformations des systèmes productifs qui marginaliseraient des fonctionnements économiques dépassés. Doreen Massey avait bien vu dans *For Space* (2005) que parler de retard de développement, c'est convertir de l'espace en temps, c'est positionner sur un axe temporel unique des espaces fort différents, comme si la diversité spatiale devait être réduite à un seul devenir et se conformer au moule d'un seul et même développement, certains étant à l'heure des exigences de la

mondialisation, et d'autres en retard. Doreen Massey appelait logiquement à faire le choix de l'espace, c'est-à-dire celui de la diversité de trajectoires qui coexistent au même instant mais ne vont pas dans la même direction. Parler de retard des marges, c'est oublier ainsi l'étonnante réversibilité des marginalités, c'est oublier par exemple que des espaces « reculés » d'agriculture fort peu intensive offrent de gigantesques opportunités foncières et environnementales pour les cultures bio ou l'agroforesterie. Parler de retard c'est aussi penser selon un modèle intégrateur unique, où des marges devraient forcément se couler dans le moule territorial dominant pour rattraper plus vite leur retard, alors même que ce que le centre appelle les marges, faute de savoir les nommer autrement, sont en avance sur bien des choses.

Parler des marges, c'est donc finalement évoquer trois façons d'appréhender l'espace : c'est évoquer des espaces en marge (saisir la marginalité dans l'espace : dans tous ces espaces à l'écart, en rupture, différents, de la forêt guyanaise à la cité de la Grande-Borne à Grigny et Viry-Châtillon dans l'Essonne), c'est aussi parler de la façon dont la marginalité se fabrique spatialement (saisir la marginalisation par l'espace : observer combien les choix d'implantation dans des espaces déclassés, les aménagements et leurs effets tunnels, les processus territoriaux type centralisation ou périurbanisation, contribuent à marginaliser des espaces et leurs habitants), et c'est enfin parler des spatialités qui se déploient dans les marges (saisir les pratiques spatiales des marginalisés, qui soit intègrent la norme, tels les homosexuels adoptant le pacte d'opacité dont parle Marianne Blidon (2004), ne montrant rien de leur orientation sexuelle, pas de tendresse, pas de baiser, pas de main dans la main dans l'espace public, qui soit au contraire transgressent les normes, se ménagent un espace, conquièrent un territoire, retrouvent centralité et visibilité comme dans les *gay pride*). Marginalité dans l'espace, marginalisation par l'espace, pratiques spatiales des marginalisés, on mesure la richesse spatiale du sujet.

## **2. Retour aux marges**

Si la spatialité de la marge semble évidente, on mesure la difficulté à définir la marge. En effet, à y regarder de plus près, la marge est partout et de fait tout est marge. Ce qui finit par limiter considérablement l'intérêt de la notion. La géographie des marges n'est-elle alors qu'une façon de renouveler la géographie des territoires, en revisitant par exemple le « classique » binôme centre/périphérie ? Est-elle à l'inverse une nouvelle géographie qui découle de nouvelles modalités de la fabrique des territoires ?

À y regarder de plus près, l'entrée par les marges a été fréquemment utilisée par les différentes branches de la discipline. La géographie physique a travaillé très tôt sur les marges avec les marges continentales passives, les marges glaciaires, etc. Plus largement, dans le paradigme écologique, la question des

marges de l'écoumène a été très importante, quoique non formulée ainsi : les milieux présentant des conditions biophysiques extrêmes permettent en effet de penser le rapport nature/société en dépassant le déterminisme mésologique. Milieux glaciaires ou périglaciaires, déserts, forêts, littoraux ou montagnes peuvent ainsi être considérés comme des marges du peuplement présentant des formes singulières et originales d'adaptation des sociétés aux contraintes environnementales. Souvent d'ailleurs, ces milieux accueillent des populations marginalisées (les minorités rejetées dans des montagnes devenues refuges, les peuples premiers dans le grand Nord, les Indiens d'Amazonie, les descendants d'esclaves dans les îles, etc.). Si désormais, la marge n'est pas une notion mobilisée en tant que telle en géographie de l'environnement (sauf dans le sens que lui donne la géographie physique), il apparaît néanmoins que c'est souvent dans les marges que se pose la question du rapport à la nature « naturelle », en particulier dans les marges rurales (pensons aux définitions du rural et de la ruralité, et de leurs liens avec la nature tel que les décrit Nicole Mathieu par exemple) ou dans les friches urbaines. Les marges sont aussi des espaces privilégiés pour la mise en place de territoires de protection (parcs naturels nationaux, réserves intégrales, etc.) mais aussi pour l'implantation d'activités dangereuses, sources de risques ou de nuisances, avec l'idée, souvent erronée, que les conflits y seront moindres. C'est enfin dans les marges que se développent aujourd'hui des modes alternatifs de production et de consommation qui aspirent à modifier le rapport nature/société. On voit *in fine* comment on passe d'une acception purement naturaliste de la notion de marge à une utilisation qui permet une réflexion sur le rapport nature/société dégagée du déterminisme, puis, plus récemment encore à une réinscription de ce rapport complexe dans un espace géographique spécifique, ce qui revient à la fois à interroger sa spatialité et sa territorialisation.

L'utilisation de la notion de marginalité (position marginale par rapport à une norme sociale) a aussi considérablement nourri la géographie humaine, en particulier la géographie sociale et a enrichi les réflexions sur les questions de domination, exclusion, ségrégation, fragmentation. L'un des enjeux est de questionner le lien entre les différentes formes de marginalité sociale et les territoires, car il n'y a pas, loin s'en faut, d'adéquation entre les marginalités sociales et les marginalités territoriales. Catherine Sélimanovski [Sélimanovski 2008] a bien montré la complexité de la frontière de la pauvreté, et que Strasbourg était le foyer majeur de la précarité en Alsace, ou que les espaces de précarité faible comme la bande frontalière du nord-est du Bas-Rhin connaissent en fait des difficultés notables en termes de chômage des femmes là où les conjoints profitent du travail frontalier.

Les exemples se multiplient, ils permettent de mobiliser des objets de plus en plus divers, qui alimentent la réflexion sur les marges et la géographie des marges. Citons le *street art*, un art en marge, aujourd'hui de plus en plus institutionnalisé. Cet art a été durant de nombreuses années considéré comme

illégitime et indigne du marché de l'art, davantage assimilé à la délinquance qu'à la création. Des murs de rue à ceux des musées, cet art contestataire souvent altermondialiste et parfois violent se voit aujourd'hui ouvrir les portes des musées<sup>1</sup>. Le *street art* gagne donc aujourd'hui un nouveau public de par son entrée dans les musées, ou la création de festivals<sup>2</sup>; son message acquiert une nouvelle portée de moins en moins en marge.

Le parallèle avec la nouvelle galerie ouverte en 2016 au Centre Pompidou à Paris - « la galerie 0 » - est significatif de ces évolutions dans le domaine de l'art. Il s'agit d'un espace dédié aux différentes formes de la création contemporaine, situé en fin de parcours des collections d'art contemporain du Centre Pompidou. Les conservateurs sont chargés de trouver des artistes « non confirmés » (en marge ?).

Le *street art* anime la régénération urbaine, il révèle des interstices et renouvelle la médiatisation des opérations d'aménagement, il a tendance à alimenter la notion de « tiers-paysage », pouvant être considérée comme des territoires partagés d'une conscience collective, support de cohésion sociale [Fagnoni 2016].

### **3. Être ou ne pas être une marge**

Mais revenons à la définition de la marge. Les différentes contributions du numéro montrent que les géographes se sont emparés du terme en conférant à cet objet géographique de multiples acceptions. Un point commun toutefois : les marges sont d'abord des territoires, ce qui inscrit immédiatement la question dans la matérialité de l'espace géographique et dans les enjeux d'appropriations individuelles et/ou collectives, qu'elles soient politiques, symboliques, phénoménologiques.

On peut d'abord appréhender les marges à partir d'une série de couples antinomiques : centre/périphérie, dominant/dominé, ressources/handicaps, fort/faible, puissant/fragile, riche/pauvre, continuité/discontinuité, unité/fragmentation, intérieur/extérieur, majeur/mineur, attractivité/répulsivité, norme/hors norme, etc. Ces binômes peuvent entretenir des synergies, des interfaces mais aussi des tensions fortes notamment entr attractivité et compétitivité territoriale, lesquelles sont aujourd'hui des notions à la mode

---

<sup>1</sup> Depuis la fin des années 2000, à Paris, le *street art* a fait l'objet d'expositions temporaires, au Centre Pompidou (2008, 2013), au Musée de la Poste (2012), à la Tour 13 (2013), aux Bains Douches (2014), à la Fondation EDF (2015), ou encore lors des Lasco Project du Palais de Tokyo (2012-2015) (le Lasco Project offre annuellement depuis 2012 les sous sols du Palais de Tokyo à l'exploration d'artistes urbains). Outre les expositions temporaires, le premier musée gratuit et permanent en France a ouvert ses portes en octobre 2016 au sein de l'École 42 (école d'informatique ouverte en 2013) dans le 17<sup>e</sup> arrondissement à Paris (50 artistes, 150 oeuvres, 4000 m<sup>2</sup>), et se présente comme un lieu hybride, mi école, mi musée.

<sup>2</sup> Au même titre que la musique, le théâtre ou le cinéma, le *street art* a désormais droit à ses festivals, de plus en plus nombreux en France (Évry, Aubervilliers, Marseille, Grenoble, Toulouse, Lyon, ...).

dans le débat sur les politiques de développement. Pourtant, par-delà les oppositions tranchées, il existe toute une palette de nuances qui renvoient à des sous-catégories spatiales que la marge permet précisément de penser. Dans, entre, à côté, en dehors ... les marges sont des « ponts » entre les catégories d'espaces, de lieux, des interfaces, des interstices, des seuils, où se déploient un jeu complexe d'interactions et d'interrelations hiérarchisées, mais aussi des fractures, des ruptures qui sont à analyser et qui rendent la notion de marge floue, confuse, et souvent paradoxale.

Ainsi décrite, la marge n'est pas pensée pour elle-même. Il faut donc se demander ce qui fait la marginalité d'une marge. La marginalité peut être liée à des caractéristiques géométriques (bouts du monde, bordures, etc.) des territoires concernés mais aussi et désormais surtout à un ensemble complexe de facteurs sociaux, économiques, environnementaux ou politiques qui interagissent et font système.

Définir pour un géographe, c'est souvent délimiter, découper, régionaliser. Ceci est d'autant plus vrai que la marge est un territoire, notion qui implique la limite. Avec ici une ambiguïté : l'idée de marge renvoie spontanément à celle des limites pouvant démarquer des unités géographiques à l'exemple du champ spécifique de la géographie physique (marge continentale, marge glaciaire, etc.). La géographie politique a, elle aussi, exploré la marge avec la question des frontières et des marches. La marge se situerait à la limite, en bordure. Pourtant, de nombreuses frontières (et territoires frontaliers) ont désormais perdu leur caractère marginal. Plus largement, la marge concerne désormais des unités spatiales de tous types. Surtout, en raisonnant ainsi, on pense à nouveau la marge relativement à un territoire et non en tant que territoire. Parler de marge demande ainsi de circonscrire un ensemble spatial donné, aux contours souvent flous et mouvants, qui prennent davantage la forme du gradient que de la discontinuité nette.

La marge se pense aussi généralement par rapport à une norme, ce qui fait basculer l'analyse vers la subjectivité du jugement de valeur mais aussi vers le politique. Car qui dit la marge ? Le pouvoir dominant qui assigne à un territoire, et par extension, à ses habitants, un statut de dominé ? Les habitants du territoire qui s'approprient la marginalité, la revendiquent, la transforment en ressource au risque de détruire par-là même le caractère marginal du territoire ? D'autres acteurs dont le discours construit la marginalité territoriale pour servir une stratégie d'appropriation ?

La marginalité d'un espace doit également se penser à différentes échelles et en référence à un système territorial donné. Il existe des gradients de marginalité, qui varient en fonction de l'échelle et du système considérés et, de même qu'il existe des ultra-périphéries, il existe des marges dans les marges. Cette assertion pose cependant deux problèmes. Comment considérer les marges comme des espaces à part entière alors même qu'obnubilés que nous sommes par des placements dans des jeux d'échelles emboîtées, on cherche à



les (ré-)intégrer dans des logiques englobantes ? De plus, la marge, on l'a dit, se définit toujours dans le rapport à quelque chose, à autre chose, à autrui. Existe-t-il alors des marges en soi ? Répondre par l'affirmative à cette question, n'est-ce pas déjà une manière d'essentialiser la marge, d'assigner un territoire à son statut alors même que les marges sont des espaces dont le devenir est fondamentalement ouvert. Il faut insister ici sur le fait que la marge est toujours située dans le temps et l'espace. La situation de marginalité n'est pas un donné, elle est une construction sociale et politique, matérielle et idéale, cognitive et discursive. La marge est toujours – comme n'importe quel territoire – dynamique. La marginalité est le fruit d'une trajectoire singulière, non-linéaire et non déterminée, qui s'inscrit dans l'épaisseur historique de l'espace, traduit des jeux de pouvoirs, exprime des mutations et des transitions aux rythmes plus ou moins rapides.

Définir, c'est donc aussi catégoriser au risque d'emprisonner, et ce d'autant plus que la marginalité est souvent associée, dans un premier temps en tous cas, à des connotations négatives. Écoutons Sylvain Tesson évoquer le rapport sénatorial sur l'hyper-ruralité [Bertrand, 2014] : « *Pour eux, la ruralité n'était pas une grâce mais une malédiction : le rapport déplorait l'arriération de ces territoires qui échappaient au numérique, qui n'étaient pas assez desservis par le réseau routier, pas assez urbanisés ou qui se trouvaient privés de grands commerces et d'accès aux administrations. Ce que nous autres, pauvres cloches romantiques, tenions pour une clef du paradis sur Terre – l'ensauvagement, la préservation, l'isolement – était considéré dans ces pages comme des catégories de sous-développement. Le rapport se faisait rassurant [...]. Bientôt, grâce à l'État, la modernité ruissellerait dans les jachères. Le wifi ramènerait les bouseux à la norme* » (*Sur les chemins noirs*, 2016). Or, l'évocation des handicaps des marges pointe immédiatement vers une conception de l'aménagement du territoire qui cherche moins à aménager les marges qu'à les faire disparaître. Le haut débit pour tous en 2022, n'est-ce pas précisément normaliser, effacer ces écarts ? Inversement, comment aménager le territoire sans distinguer les marges, ce qui revient effectivement à les stigmatiser (les ZUP, ZUS, ZEP et autres zonages nous l'ont suffisamment appris), et sans non plus les annihiler par un aménagement qui homogénéise, normalise, efface la diversité spatiale ?

Les textes proposés ici ne couvrent pas l'ensemble de la question, mais pointent vers les multiples directions des questionnements : politiques, culturels, sociaux, environnementaux, géopolitiques, institutionnels, d'aménagement, régionaux, épistémologiques.

Nous offrons au lecteur un texte final, qui fait débat, précisément parce qu'il joue aux marges des habitudes des géographes : une approche discursive des marges avec l'exemple des Bonnets rouges en Bretagne.

## Conclusion

La notion de marge positionne la géographie dans des champs disciplinaires, prioritairement au sein des sciences sociales, en alimentant, sur le plan méthodologique, l'approche interdisciplinaire. Les « ponts » entre les disciplines favorisent la recherche des interactions des savoirs et leur complémentarité et aident à comprendre et reconstruire une réalité morcelée. La notion de marges s'inscrit dans une transversalité forte, entre lieux, espaces, territoires, habitants, groupes sociaux, acteurs, mais aussi entre les disciplines. Elle interroge particulièrement les concepts fondamentaux de la géographie, en l'occurrence le concept de spatialité [Mérenne-Schoumaker, 2012 [1994]].

## Références bibliographiques

- BERTRAND, A. (2014) – *Hyper-ruralité*, Paris, La Documentation française, 74 p.
- BLIDON, M., (2004) – « Entre visibilité et invisibilité, les formes spatiales gays dans la ville », *Géopoint. La forme en géographie*.  
[<http://halshs.archivesouvertes.fr/docs/00/11/85/42/PDF/GP04CBLIDON.doc.def.pdf>]
- FAGNONI, E. (2016) – « Marges et Paysage. Les friches industrielles, marqueurs spatiaux répulsifs de la désindustrialisation », in G. Wackermann (dir.), *La France des marges*, Paris, Ellipses, pp. 275-287.
- MASSEY, D. (2005) – *For Space*, Londres, Sage, 232 p.
- MÉRENNE-SCHOUMAKER, B. (2012) – *Didactique de la Géographie. Organiser les apprentissages*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Education, coll. Action !, 304 p.
- SELIMANOVSKI, C. (2008) – *La frontière de la pauvreté*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 294 p.
- TESSON, S. (2016) – *Sur les Chemins noirs*, Paris, Gallimard, 144 p.
- VASSET, P. (2007) – *Un livre blanc*, Paris, Fayard, 137 p.